

De Marguerite Yourcenar au *mentir-vrai* Entretien avec Josyane Savigneau

Marcel Olscamp

Rayonnement du cirque québécois
Numéro 227, juillet–août 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Olscamp, M. (2009). De Marguerite Yourcenar au *mentir-vrai* : entretien avec Josyane Savigneau. *Spirale*, (227), 41–42.

De Marguerite Yourcenar au *mentir-vrai*

Entretien avec Josyane Savigneau

Propos recueillis par MARCEL OLSKAMP

Journaliste et critique littéraire au journal *Le Monde*, Josyane Savigneau a déjà publié deux biographies fort remarquées : *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie* (Gallimard, 1990) et *Carson McCullers. Un cœur de jeune fille* (Stock, 1995). En 2008, elle faisait paraître chez Stock un essai autobiographique, *Point de côté*; elle se consacre depuis à la préparation d'un ouvrage à caractère biographique sur Louis Aragon. Dans cet entretien, réalisé à Paris en février 2009, elle parle de ce dernier projet, de même que des rapports qui peuvent s'établir entre la biographie et la critique littéraire.

SPIRALE — Dans votre essai *Point de côté*, vous rappelez que, comme critique littéraire, votre préférence va au travail sur le texte et que le « je » des écrivains vous intéresse plutôt modérément. Comment arrivez-vous à concilier vos projets biographiques avec la pratique du journalisme ?

JOSYANE SAVIGNEAU — Marguerite Yourcenar elle-même disait qu'elle aurait donné un an de sa vie pour rencontrer Constantin Cavafy; elle aurait aussi donné n'importe quoi pour voir un jour Thomas Mann au lieu de simplement entretenir une correspondance avec lui. Il vient un moment où, à force de vivre avec une œuvre, à force de la fréquenter, on peut éprouver aussi le désir de rencontrer l'écrivain. La critique littéraire est donc assez ambiguë sur ce plan. Par ailleurs, j'ai toujours considéré que la biographie pouvait être vue comme une extension du

travail de journaliste, à cause du côté enquête, recherche et agencement de la documentation; il s'agit au fond de la même activité, avec une différence d'échelle.

SPIRALE — Après la biographie de Marguerite Yourcenar, vous avez publié celle de Carson McCullers et vous vous attaquez maintenant à un essai biographique sur Louis Aragon. Comment choisissez-vous vos sujets ?

JOSYANE SAVIGNEAU — Après le décès de Yourcenar, Yannick Guillou, qui est responsable de la succession littéraire de la romancière, m'a proposé, par l'intermédiaire d'Antoine Gallimard, d'écrire sa biographie. J'ai d'abord refusé : comme journaliste, je me sentais incapable de composer un ouvrage de cette envergure. Quelque temps après, j'ai revu Guillou qui m'a dit : bon très bien, puisque vous ne voulez pas faire ce livre, nous allons forcément demander à quelqu'un d'autre et vous en serez réduite à en faire la critique dans *Le Monde*. Je me suis un peu sentie piquée au vif et je me suis dit qu'il fallait au moins que j'essaie.

Carson McCullers est une romancière qui m'a toujours intéressée, mais la biographie que j'en ai faite relève aussi, en partie, d'un concours de circonstances. Une de mes amies, qui avait été, en pratique, l'éditeur de ma biographie de Yourcenar (je lui ai fait lire tout mon manuscrit avait de le remettre à Gallimard) dirigeait à l'époque les éditions Stock. Or, la version française des œuvres de McCullers était publiée chez cet éditeur; comme je me sentais redevable à

cette amie, j'ai décidé de joindre l'utile à l'agréable en rédigeant, à sa demande, la biographie de McCullers.

Entre-temps, Antoine Gallimard m'avait demandé si je rêvais de faire la biographie d'un auteur en particulier. Je lui avais répondu que la vie d'Aragon m'intéressait, mais qu'un tel projet serait difficilement réalisable, étant donné qu'il me faudrait sept ou huit ans de travail à temps plein et qu'aucun éditeur n'accepterait de me payer pendant si longtemps! Quelques années après, il est revenu à la charge et j'ai finalement décidé de m'y mettre. J'ai alors vraiment mesuré l'ampleur de la tâche. Après mûre réflexion, j'ai choisi de rédiger un essai biographique plutôt qu'une biographie traditionnelle.

SPIRALE — Quelle différence voyez-vous entre la biographie et l'essai biographique ?

JOSYANE SAVIGNEAU — Mon livre sur Marguerite Yourcenar est une biographie au sens plein du terme. Or, comme c'est aussi le tout premier ouvrage du genre à être publié sur cette romancière, je pense avoir ouvert plusieurs pistes que d'autres chercheurs peuvent maintenant explorer. Dans le cas d'Aragon, le contexte est différent : les gens qui travaillent sur lui ou sur le Parti communiste français sont très nombreux et parfois un peu fanatiques. Avec tous ces spécialistes et ces gardiens du temple, si j'écris une biographie « de référence », il y aura toujours quelqu'un pour me chercher querelle. L'essai biographique, selon moi, me permettra d'éviter ce piège. Il s'agit simple-

ment de choisir une approche particulière, un *parti pris* pour explorer la vie et l'œuvre de l'écrivain.

SPIRALE — Vous n'avez pas fait la même chose avec vos biographies précédentes ? Il n'y avait pas d'angle d'approche particulier ?

JOSYANE SAVIGNEAU — Non. Je reste toutefois un peu perplexe devant ce qu'on appelle les « biographies à l'américaine », qui ne posent jamais de questions mais qui peuvent vous décrire exactement la manière dont était habillé Flaubert et le nombre de boutons qu'il portait à ses guêtres. Il ne faut pas croire que la biographie peut révéler la vérité d'une vie; c'est impossible. On peut cependant émettre des hypothèses, se demander pourquoi un écrivain fait telle chose à tel moment, sans jamais perdre de vue qu'il s'agit d'une reconstruction et qu'on se trompe peut-être.

Je me suis refusé à faire une lecture psychanalytique du destin de Marguerite Yourcenar parce que je ne me sentais pas compétente en ce domaine; c'est pourquoi, par exemple, j'ai écrit, sans y ajouter de commentaires, qu'elle n'avait jamais regretté de ne pas avoir eu de mère. Comment peut-on regretter quelqu'un qui est mort quand vous aviez dix-huit jours — sauf bien sûr si, pendant toute votre enfance, on vous répète qu'il faut regretter cette personne ? Mais on peut sans doute faire d'autres interprétations psychanalytiques, à partir de son œuvre, ou même à partir des rapports que Yourcenar entretenait avec Jeanne de Vietinghoff. Encore une fois, je m'y

suis refusée parce que je ne me considérais pas compétente.

SPIRALE — En somme, toute biographie reste une construction artificielle. Même dans le cas d'Aragon, il vous faudra « séquencer » artificiellement son destin même si les différentes péripéties de son existence sont bien connues.

JOSYANE SAVIGNEAU — La vie d'Aragon, en plus, recèle un certain nombre de contradictions plutôt difficiles à résoudre. Ses biographes (sauf Pierre Daix, qui était avec lui dans une relation d'accompagnement parce qu'ils avaient partagé les mêmes combats au Parti communiste) se heurtent tous au même écueil : la différence entre sa désillusion face à l'Union soviétique — perceptible dès 1956 (*Le roman inachevé*) — et son discours officiel d'homme public. Il est toujours membre du Parti communiste français, il s'exprime toujours dans la langue de bois la plus prévisible. De deux choses l'une : ou bien Aragon a accepté d'avaler toutes les couleurs, ou bien la situation est plus délicate qu'il n'y paraît. Après tout, cet écrivain n'était pas le premier venu... C'est surtout là-dessus que ses biographes achoppent : ils n'osent pas aller jusqu'à dire que l'auteur du *Mentir vrai* avait un rapport assez biaisé avec la réalité. J'en suis un peu là moi aussi.

C'est un personnage extrêmement complexe ; au fond, je pense qu'il n'arrivait à se constituer qu'à travers l'écriture. André Breton disait de lui : « Pendant que j'écris quelques lignes, Aragon a déjà écrit un chapitre entier ». Il avait une facilité de rédaction peu commune. Par exemple, quand mourait un dignitaire du Parti communiste, le lendemain on trouvait une page entière d'éloges dans le journal *Ce soir* — grand format de l'époque, vous imaginez ? — rédigée par Aragon durant la nuit. Et je ne parle pas des quinze volumes de ses œuvres poétiques complètes, ni des quarante-deux volumes des

Œuvres romanesques croisées avec Elsa Triolet. Pour un biographe, c'est un cauchemar ! Il faut aussi tenir compte de toutes les interrogations autour du PCF et de l'Union soviétique pendant le xx^e siècle. Tout un tas de rumeurs et de fantasmes circulent à ce propos : certains disent par exemple que les soviétiques avaient besoin d'un relais intellectuel en France et que, dans ce contexte, Elsa Triolet aurait été plus ou moins envoyée par le KGB pour séduire Aragon. D'autres vous disent que cette histoire est complètement aberrante et qu'on l'a aussi colportée à propos d'autres personnages en vue. C'est assez terrible, quoi.

SPIRALE — De toute évidence vous êtes habitée par le sujet...

R. Je ne suis pas habitée, je suis, comment dire, *désintégrée* par le sujet ! C'est en partie pour ça que j'ai renoncé à faire une biographie plurielle de mille pages. Il faut que, dans toute cette matière, je choisisse un angle d'approche et que j'essaie de trouver la cause des contradictions fondamentales d'Aragon. Je dois aussi tenir compte de son enfance un peu spéciale : voilà tout de même un type à qui l'on a fait croire, pendant des années, que sa propre mère était sa sœur... J'ose imaginer qu'une telle révélation peut vous troubler pendant très longtemps. Certains commentateurs expliquent la fidélité d'Aragon au Parti communiste par un besoin de retrouver un lieu clos, un lieu qui protège — un lieu, en somme, dont il aurait été privé durant son enfance au sein de cette famille atypique.

SPIRALE — Avez-vous accès à toutes les archives de l'écrivain pour vos recherches ?

JOSYANE SAVIGNEAU — Les manuscrits sont dans des fonds d'archives et Jean Ristat, qui est le légataire universel d'Aragon, me dit que tout est à ma disposition. Le problème vient plutôt du fait que l'écrivain, avant de mourir, a lui-même détruit de nombreux documents. C'est un peu paradoxal parce que durant sa

vie il n'a pas éliminé grand-chose de son œuvre. On peut dire la même chose de Victor Hugo : il y a toujours de mauvais vers chez des écrivains qui sont si prolifiques. Autant il a peu jeté de ce qu'il a publié de son œuvre, autant, après la mort d'Elsa, il a détruit ses correspondances et beaucoup d'autres documents.

SPIRALE — Avez-vous le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, le destin singulier de certains écrivains appelle, plus que d'autres, la rédaction d'une biographie ?

JOSYANE SAVIGNEAU — Dans le cas de Marguerite Yourcenar, je pense qu'il fallait effectivement une biographie. Au début ça me paraissait plutôt étrange parce que cette femme était presque retirée du monde, sans véritable vie sociale. Si on m'avait demandé de faire une biographie de Simone de Beauvoir, j'aurais tout de suite compris : l'ampleur du personnage, son destin, la présence de Jean-Paul Sartre, toutes ces histoires... En comparaison, la romancière de *L'œuvre au noir* était complètement à l'extérieur du champ social et je me demandais s'il y aurait tant de choses à raconter sur elle. Je comprenais quand même le désir de l'éditeur parce qu'au moment de sa mort, en France, Yourcenar était vraiment devenue un personnage de légende ; Gallimard croyait donc que cette biographie intéresserait les gens. Je me suis d'ailleurs sentie réconfortée quand des lecteurs qui n'aimaient pas Yourcenar — comme Jérôme Garcin du *Nouvel Observateur* — ont eu envie de retourner aux romans après avoir lu mon livre. J'ai toujours eu peur de ces biographies d'écrivains qui ont pour effet de « dispenser » les gens de lire l'œuvre. Ça, c'est terrible.

SPIRALE — Revenons en terminant au journalisme. « *Seul ce que je lis m'importe, la phrase, la manière de voir, ou non, le monde, en un mot la singularité, le style, qui ne va pas nécessairement bien avec la bien-pensance* », écrivez-vous encore dans *Point de côté*. À quoi faisiez-vous allusion ?

JOSYANE SAVIGNEAU — Quand j'ai écrit cette phrase, c'était avec l'idée que de plus en plus, on traque inutilement la déviance. Par exemple, certains disent qu'il faudrait cesser de lire Jean Genet parce que son soutien aux Palestiniens était évidemment teinté d'antisémitisme ; c'est vrai, mais ça n'empêche pas que son talent d'écrivain était extraordinaire. Je refuse le « politiquement correct » qui ferait dire : il ne faut pas lire Céline, il ne faut pas lire Heidegger parce qu'ils ont mal pensé. J'ai un ami, Émile Brami, qui travaille beaucoup sur Céline. Le pauvre, c'est terrible parce qu'il est juif. Il a les céliniens fachos contre lui parce qu'il est juif, et il a les juifs qui détestent l'idée qu'il puisse défendre Céline. Sa vie est un enfer !

SPIRALE — Le « refus de la férocité » — que, comme critique, vous faites vôtre — devrait-il être plus largement répandu chez les journalistes littéraires ?

JOSYANE SAVIGNEAU — Jacqueline Piatier, la fondatrice du *Monde des livres*, parlait pour sa part d'une « critique d'accueil ». Moi, j'ai toujours pensé — malgré tout ce qu'on peut dire sur la production littéraire actuelle — qu'il se publie beaucoup de livres intéressants et qu'on ne dispose pas de l'espace suffisant pour en traiter adéquatement. C'est terrible de devoir se dire : cet ouvrage est vraiment bien, pourquoi n'est-il pas possible d'en parler dans le journal ? À moins de vouloir expliquer l'échec d'un livre, je vois mal pourquoi il faudrait se laisser aller à la férocité gratuite. Par exemple, je suis toujours atterrée par les gens qui font des critiques négatives sur un premier roman. Si on n'aime pas un livre, il est préférable de ne pas en parler. Ce n'est pas la peine de décourager un jeune auteur en disant d'emblée que ce qu'il fait est nul et qu'il ne devrait plus jamais publier. Il vaut mieux donner envie de lire aux gens plutôt que d'essayer de les dissuader. ●